José Luis Sampedro

Le sourire étrusque

SUITES

Métailié

Extrait de la publication

SUITE HISPANIQUE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE SOURIRE ÉTRUSQUE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

La Vieille Sirène, Corti, 1995
Le Fleuve qui nous emporte, Métailié, 1996
Octobre, octobre, Corti, 1998

Extrait de la publication

José Luis SAMPEDRO

LE SOURIRE ÉTRUSQUE

Traduit de l'espagnol
par Françoise Duscha-Calandre

Publié avec le concours du
Centre National du Livre

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

Titre original : *La sonrisa etrusca*
© José Luis Sampedro, 1985
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1994
ISBN : 978-2-86424-870-5
ISSN : 1281-5667

José Luis SAMPEDRO *est né en 1917 à Barcelone. Conseiller du commerce extérieur du gouvernement espagnol, il devient sénateur en 1977. Avec sept romans, il s'est imposé en Espagne comme un des plus grands auteurs contemporains. Ses textes sont tous chargés d'une fraternité et d'une humanité qui n'a d'égale que son souci de recomposer le monde.* Le Sourire étrusque *s'est vendu en Espagne à un million d'exemplaires.*

Extrait de la publication

À Miguel

et pour
Pita Paflo

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Dans le musée romain de la Villa Giulia le gardien de la Section Cinq continue sa ronde. L'été maintenant terminé, les troupeaux de touristes ont déserté et la surveillance redevient ennuyeuse ; mais aujourd'hui un visiteur l'intrigue et il revient vers la petite salle des *Époux* avec une curiosité croissante. "Est-ce qu'il sera encore là ?", se demande-t-il en accélérant le pas jusqu'à la porte.

Il est là. Il est toujours là, sur le banc en face du grand sarcophage étrusque en terre cuite, ce joyau du musée, exposé comme dans un écrin, au centre sous la voûte de la petite salle tapissée d'ocre pour imiter la crypte d'origine.

Oui, il est là. Immobile depuis une demi-heure, comme s'il était lui aussi une statue desséchée par le feu et les siècles. Le chapeau marron et le visage tanné composent un buste d'argile qui émerge de la chemise blanche sans cravate, à la façon des vieux de là-bas, dans les montagnes du sud, l'Apulie, ou plutôt, la Calabre.

"Qu'est-ce qu'il peut bien voir dans cette statue ?", se demande le gardien. Et comme il ne comprend pas, il n'ose pas s'en aller de peur qu'il n'arrive soudain quelque chose, ici, en cette matinée qui a commencé comme toutes les autres et qui est devenue si différente. Mais il n'ose pas entrer non plus, retenu par un inexplicable respect. Et depuis la porte il continue à regarder le vieux qui, étranger à sa présence, concentre son regard sur le sarcophage, sur le couple humain qui repose sur le couvercle.

La femme, appuyée sur le coude gauche, les cheveux retenus en deux tresses qui lui tombent sur la poitrine,

Extrait de la publication

arrondit délicatement la main pour l'approcher de ses lèvres pulpeuses. Derrière elle, l'homme, pareillement appuyé, barbe en pointe sous une bouche de faune, entoure de son bras droit la taille féminine. Sur les deux corps, le ton rougeâtre de l'argile cherche à révéler le tréfonds sanguin invulnérable au passage des siècles. Et sous les yeux étirés, bridés à l'orientale, fleurit sur les visages un même sourire indescriptible : sage et énigmatique, serein et voluptueux.

Des projecteurs cachés éclairent les personnages avec art et dynamisme en leur donnant un clair-obscur palpitant de vie. Par contraste, aux yeux du gardien, le vieux immobile dans la pénombre semble une statue. "On dirait de la magie", pense-t-il involontairement. Pour se rassurer, il décide de se persuader que tout est normal. "Le vieux est fatigué et, comme il a payé l'entrée, il s'est assis là pour en profiter. Les paysans sont comme ça." Au bout d'un moment, comme il ne se passe rien, le gardien s'éloigne.

Son absence épaissit l'air de la crypte autour des trois personnages : le vieux et le couple. Le temps glisse…

Cette atmosphère est rompue par un homme jeune qui s'approche du vieux :

– Enfin, Père ! Allons-y. Je regrette de vous avoir fait attendre, mais ce directeur…

Le vieux le regarde : "Pauvre enfant ! Toujours pressé, toujours à s'excuser… Et dire que c'est mon fils !"

– Une minute… Qu'est-ce que c'est, ça ?

– Ça ? *Les Époux.* Un sarcophage étrusque.

– Un sarcophage ? Une caisse pour les morts ?

– Oui… Mais allons-nous-en.

– On les enterrait là-dedans ? Dans cette espèce de divan ?

– Un triclinium. Les Étrusques mangeaient allongés, comme les Romains. Et on ne les enterrait pas à

Extrait de la publication

proprement parler. On déposait les sarcophages dans une crypte fermée, peinte à l'intérieur comme une maison.

– Comme le panthéon des marquis Malfatti, là-bas à Roccasera ?

– Exactement… Mais Andrea vous l'expliquera mieux. Moi, je ne suis pas archéologue.

– Ta femme ?… Bon, je lui demanderai.

Le fils regarde son père avec étonnement. "Ça l'intéresse tant que ça ?" Il consulte à nouveau sa montre.

– Milan est encore loin, Père… S'il vous plaît.

Le vieux se lève lentement du banc, sans quitter le couple des yeux.

– On les enterrait à table ! murmure-t-il, étonné… À la fin, il se décide, à contrecœur, à suivre son fils.

En sortant, le vieux aborde un autre sujet.

– Ça ne s'est pas très bien passé avec le directeur du musée, pas vrai ?

Le fils fait la moue.

– Hum ! Toujours la même chose, vous savez. Des promesses, des promesses, mais… Ça oui, il a dit beaucoup de bien d'Andrea. Il avait même lu son dernier article.

Le vieux se souvient de l'époque où, juste après la guerre, il était monté à Rome avec Ambrosio et un autre partisan ("Comment est-ce qu'il s'appelait cet Albanais qui tirait si bien ?… Fichue mémoire !") pour exiger d'un dirigeant du Parti la réforme agraire dans la région de la Petite Sila.

– Il t'a raccompagné jusqu'à la porte en te tapant sur l'épaule ?

– Bien sûr, il a été très aimable.

Le fils sourit, mais le vieux fronce les sourcils. Comme à l'époque. Il a fallu les trois morts de la manifestation paysanne de Melissa, près de San Severina, pour que les

Extrait de la publication

politiciens de Rome prennent peur et se décident à faire quelque chose.

Ils arrivent à la voiture sur le parking et s'y installent. Le vieux ronchonne en attachant sa ceinture de sécurité. "Bonne affaire pour certains ! Comme si on n'avait pas le droit de se tuer à sa guise !" Ils démarrent et se dirigent vers la sortie de Rome. Peu après le péage, sur la *Autostrada del Sole*, le vieux revient à son sujet tout en se roulant lentement une cigarette.

– On enterrait les deux ensemble ?

– Qui donc, Père ?

– Le couple. Les Étrusques.

– Je ne sais pas. Peut-être.

– Mais comment ? Ils ne mouraient pas en même temps !

– Vous avez raison… Eh bien, je ne sais pas… Appuyez là pour l'allume-cigare.

– Pas besoin d'allume-cigare. Et le charme des allumettes alors ?

Le vieux en frotte une et allume habilement sa cigarette dans le creux de ses mains. Il jette l'allumette dehors et fume lentement. Silence rompu seulement par le ronronnement du moteur, le chuintement des pneus, un coup de klaxon impérieux. La voiture commence à sentir le tabac brun, évoquant chez le fils des souvenirs d'enfance. Discrètement, il baisse un peu la vitre de la portière. Le vieux le regarde à ce moment-là ; il n'a jamais pu s'habituer à ce profil délicat, héritage maternel un peu plus marqué chaque année. Il conduit avec sérieux, attentif à la route… "Oui, ça a toujours été un garçon très sérieux."

– Pourquoi est-ce qu'ils riaient de cette façon si… enfin, comme ça ? Et sur leur tombe, en plus !

– Qui ?

– Qui veux-tu que ce soit ! Les Étrusques, voyons, ceux du sarcophage ! À quoi est-ce que tu pensais ?

Extrait de la publication

– Ah, mon Dieu, les Étrusques !… Qu'est-ce que j'en sais ? En plus, ils ne riaient pas.

– Allons donc, bien sûr qu'ils riaient ! Et de tout ! Tu ne l'as pas vu ?… D'une manière… ! Les lèvres jointes, mais ils riaient… Et quelles bouches ! Elle, surtout, comme… Il s'interrompt pour taire un prénom – Salvinia – impétueusement retrouvé.

Le fils s'énerve. "C'est une manie ! Peut-être que la maladie lui affecte déjà le cerveau ?"

– Ils ne riaient pas, Père. C'était seulement un sourire. Un sourire de béatitude.

– Béatitude ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Comme les saints sur les gravures, lorsqu'ils contemplent Dieu.

Le vieux part d'un éclat de rire.

– Des saints ? Qui contemplent Dieu ? Eux, les Étrusques ? Tu veux rire !

Sa conviction n'admet pas de réplique. Une grosse voiture rapide conduite par un chauffeur en livrée les double. Sur le siège arrière, le profil fugitif d'une dame élégante. "Ce fils, pense le vieux, quand est-ce qu'il va enfin connaître la vie ?"

– Les Étrusques riaient, je te dis. Ils se réjouissaient jusque sur leur tombe, tu ne t'en es pas aperçu ? Quels types !

Il tire une autre bouffée de sa cigarette et continue :

– Qu'est-ce qui leur est arrivé à ces Étrusques ?

– Ils ont été conquis par les Romains.

– Ah, ces Romains ! Toujours à semer la zizanie !

Le vieux s'abîme dans l'histoire ancienne, souvenirs de la dictature et de la guerre, des politiciens ensuite, tandis que la voiture roule vers le nord.

Le soleil atteint son zénith, tiédissant les cultures automnales. Sur une colline, on vendange encore tandis que, là-bas à Roccasera, le moût commence déjà à fermenter. Des sillons irréguliers attirent l'attention du

Extrait de la publication

vieux. “Si un de mes gars me faisait un travail comme ça, pense-t-il, je le mettrais à la porte à coups de pied.” La terre, dans ses moindres détails, a un sens pour lui, même si le paysage est totalement différent. Plus vert, plus tendre, pour ces gens du nord.

– Toute cette terre était étrusque, s’exclame soudain le fils qui veut être aimable.

Les champs en paraissent d’autant plus féconds aux yeux du vieux. Au bout d’un moment, il se voit forcé de demander :

– Quand tu pourras, arrête-toi un moment, fils. Je dois baisser culotte. Tu sais, la bestiole qui me court à l’intérieur.

Le fils recommence à s’inquiéter de la maladie grave du père, raison pour laquelle il le conduit auprès des médecins de Milan, et il se reproche de l’avoir oubliée un temps à cause de ses propres soucis. Bien sûr, l’éventuelle mutation de sa femme à Rome lui tient à cœur, mais pour son père, c’est la fin. Il se tourne tendrement vers le vieux.

– À la première occasion. J’en profiterai pour prendre un bon café qui me tiendra éveillé au volant.

– Je peux attendre, ne te presse pas.

Le fils détaille le profil de son père. Toujours aquilin, mais la pomme d’Adam déjà s’affile, comme un galet avalé de travers, et les yeux s’enfoncent. Combien de temps encore pourra-t-il contempler ce visage invulnérable qui lui a toujours inspiré confiance ? La vie les a éloignés en les entraînant vers des mondes différents et, pourtant, comme l’ombre protectrice du vieux chêne va lui manquer ! Coup de poignard de l’angoisse ; s’il parlait, on sentirait son désarroi. Le vieux n’aimerait pas ça.

Ils s’arrêtent dans une station-service. Le fils va faire le plein, et quand il entre dans le bar, son père est déjà en train de siroter un café fumant.

Extrait de la publication

– Mais, Père ! Le médecin ne vous l'a pas interdit ?
– Et après ? Il faut bien vivre !
– Mais justement !

Le vieux se tait et sourit en dégustant son café. Puis il commence à se rouler une autre cigarette.

Ils reprennent la route et au bout de quelques minutes, ils voient l'indication de la prochaine sortie pour Arezzo, à droite.

– C'était une grande cité étrusque, explique le fils lorsqu'ils passent près du panneau qu'ils laissent derrière eux.

Arezzo : le vieux retient le nom.

Renato, attiré par le chant guerrier et les cris de l'enfant le reconnaît aussitôt :

Le sourire étrusque.

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été composé par
FACOMPO
à Lisieux (Calvados)

N° d'édition : 2402032 – N° d'impression :
Dépôt légal : juin 2012

Imprimé en France

Extrait de la publication